

À LA VUE DE TOUS

ALEX SOL

© Alex Sol - 2023

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle »

Correction : Ingrid Lombart

Couverture : Alex Sol

Maquette et mise en page : Alex Sol

Édité par ®Alex Sol, 31000 Toulouse

ISBN : 979-10-359-8484-7

Achevé d'imprimer en France

Dépôt légal : juillet 2023

Pour ma mère.

PARTIE I

JOUR DE L'ENLÈVEMENT DE
MARIE

1

Il se tenait prêt, le nom de sa cible en tête.

L'homme baissa les yeux sur son carnet de notes. L'effervescence du métro parisien qui régnait autour de lui ne le dérangeait pas, ou du moins, elle ne le dérangeait plus. Il allait même jusqu'à dire qu'elle le tranquillisait. Il savait se faufiler entre les usagers du métro sans être vu. Personne ne faisait attention à lui. Son attitude, son style, sa façon de marcher et de déambuler, tout en lui criait la banalité. Il s'en était assuré.

De taille moyenne, vêtu de noir avec un large manteau, il cachait son visage à l'aide d'une casquette et d'une large paire de lunettes. Lorsqu'il se rapprochait des caméras de surveillance, qu'il avait repérées durant une première visite, il remontait son écharpe sur sa bouche et son nez.

Il leva son poignet devant lui, repoussa sa manche et lut l'heure sur sa montre.

En posant les yeux sur les deux aiguilles, son cœur accéléra. L'adrénaline commençait à se décharger dans ses veines, il se sentait plus alerte, plus fort, plus vif !

Une seule petite erreur de sa part réduirait tous ses efforts à néant. Il ne pouvait pas échouer.

Il rangea son carnet dans sa poche et s'approcha du bord du quai. Il se demanda, comme souvent, ce qui se passerait si un dégénéré apparaissait à ce moment-là et le poussait sur la voie alors que le métro arrivait. Mourrait-il sur le

coup ? Sentirait-il quelque chose ? Survivrait-il ? Et si oui, à quel prix ? Le sang éclabousserait-il les voyageurs qui patientaient sur le quai ? Serait-il démembré ?

Il recula d'un pas, effrayé par ses propres pensées, et regarda tout autour de lui. Personne ne semblait agité. Personne n'allait le pousser.

Rassuré, il observa le métro entrer en gare et freiner devant le quai. Il ne monta finalement pas dans celui-là et s'appuya contre le mur recouvert de carreaux blancs.

Pas encore, songea-t-il, non, pas encore.

Il ferma les yeux. La fébrilité parcourait son corps, il sentait des picotements au bout de ses doigts. Il adorait cette sensation. Elle était la promesse de quelque chose de grand.

Il inspira, se concentra et se répéta en boucle un nom. Son nom à elle.

Marie Elhorga.

Marie Elhorga.

Marie Elhorga.

Marie Elhorga.

Les deux femmes descendaient les marches, leurs sacs de courses à bout de bras, tout en se frayant un chemin entre les dizaines d'usagers qui sortaient de la bouche de métro parisienne, pressés de regagner l'extérieur, loin des effluves désagréables des quais.

De loin, certains passants auraient pu trouver qu'elles se ressemblaient. Des cheveux châtain, une peau pâle dont le froid rosissait les joues, de petites fossettes et des sourcils épais. Toutefois, en se rapprochant, ils auraient noté que Marie dépassait sa petite sœur de quelques centimètres et que Laura possédait un nez plus fin et davantage de taches de rousseur. En outre, Marie avait des joues plus rondes et des yeux plus clairs que ceux de Laura, marron foncé. Malgré leur différence d'âge, le visage de Laura était plus marqué que celui de Marie, témoignage de son passé où alcool et drogue avaient détruit sa santé.

— Je suis désolée qu'on ne puisse pas t'accueillir à la maison, s'excusa Marie en protégeant son ventre arrondi, mais on a si peu de place et, en plus, avec le bébé qui arrive... Robert a commencé les travaux de la chambre il y a plusieurs mois, mais... Enfin, je lui ai dit que c'était OK de se faire aider et d'engager des spécialistes, mais il tenait à tout faire lui-même. Ça prend plus de temps que prévu...

Laura secoua la tête en souriant. Sa cuisse la brûlait, elle avait hâte de pouvoir rentrer se reposer.

— Mais tu vas arrêter de t'excuser, oui ? C'est moi qui suis venue à l'impro-

viste, je te signale ! J'ai réservé l'hôtel, tu sais ? Et je ne suis pas étonnée pour Robert. Les hommes sont toujours persuadés que parce qu'ils ont un chromosome Y, ils sont des pros du bricolage. Je pourrais vous donner un coup de main tant que je suis là.

La voix de Laura était rauque et éraillée. Adolescente, fan de Kurt Cobain et Courtney Love, elle avait rêvé de posséder un jour une telle voix. Une voix rock qui témoignerait de la violence de la vie, de son mal-être. Aujourd'hui trentenaire, Laura détestait cette voix qu'elle avait ardemment désirée.

— À l'hôtel ! soupira Marie. Je ne vais pas te laisser aller à l'hôtel tout de même. Qui laisse sa sœur payer une chambre d'hôtel quand elle lui rend visite ?

— Tout le monde ? J'ai un travail, je peux m'offrir des billets Montréal-Paris pour faire une surprise à ma sœur enceinte, je devrais aussi pouvoir me payer un hôtel. Tu ne crois pas ?

Elles atteignirent les dernières marches et s'engouffrèrent dans les couloirs.

17 h 30, l'heure de pointe.

Laura pensait qu'elles n'en auraient eu que pour une heure lorsqu'elles étaient parties en fin de matinée. Elle avait mal jugé l'empressement de sa sœur aînée à acheter et commander tout ce qui lui manquait pour la nurserie. Malgré plusieurs années sans se voir, leur lien lui paraissait aussi fort que la veille de son départ pour le Canada. Elles avaient retrouvé leur dynamique d'avant, leurs taquineries et leurs regards entendus.

Comme si rien n'avait changé. Pourtant, nous avons changé, toutes les deux.

Laura dégagea son sac à main de sous les sachets de courses et chercha un ticket valide à l'intérieur. Ses cheveux coupés aux épaules caressèrent sa joue.

— Je savais bien qu'il m'en restait un ! s'exclama-t-elle en se tournant vers sa sœur.

Les yeux noisette de Marie la fixaient d'un air triste.

— Oh, non, me regarde pas comme ça ! Je suis très bien à l'hôtel, tu sais ? Et puis je dois me remettre du décalage horaire, je suis épuisée... Je serai mieux dans ma chambre d'hôtel à ronfler devant un épisode de *Friends* pendant que tu te feras masser les pieds par ton cher et tendre.

Marie baissa les yeux vers le sol. Elle ne pouvait plus voir ses pieds sans se contorsionner.

— Tu n'as pas idée d'à quel point j'ai mal.

— Tu dis ça parce que j'ai plus qu'un seul pied ? la railla sa sœur.

— Oh non ! Ne me fais pas passer pour la méchante ! Je sais qu'avoir une

prothèse est terrible ! J'ai... J'ai juste deux énormes hippopotames à la place des pieds !

Laura l'entraîna vers les tourniquets qui donnaient accès aux différents quais de métro.

— Je te taquine !

Non, rien n'a changé, pensa-t-elle, apaisée.

Laura avait craint que son retour surprise fâche sa sœur, mais l'énergie avec laquelle Marie l'avait prise dans ses bras lorsqu'elle l'avait reconnue avait réduit ses doutes et ses inquiétudes à l'état de poussières.

Marie rit tout bas. Elle tira sur les manches de son pull et réajusta son écharpe autour de son cou.

Laura passa la première, attrapa son ticket validé à la sortie du tourniquet et se retourna.

— Mais...

Sa sœur ne se trouvait plus derrière elle. Seuls une dizaine d'étrangers marchaient dans sa direction, la bousculant au passage, tandis qu'elle restait stupéfaite au milieu du chemin.

— Marie ? Marie ?

— Ici ! l'appela une voix.

Laura pivota vers la cabine du guichetier. Marie remerciait l'homme en uniforme d'un geste de la main et avançait à présent vers la grille qui permettait l'accès aux personnes à mobilité réduite.

Laura s'empêcha de rire.

— T'es sérieuse ? Tu lui as fait ouvrir le portail ?

Marie arriva vers elle, les sourcils froncés.

— Je n'avais pas envie de me battre avec le tourniquet.

Laura hocha la tête, tentant de masquer son amusement, mais ses yeux pétillants de malice ne quittaient pas sa sœur.

— Et ne fais pas cette grimace avec tes lèvres, là ! la gronda Marie. Oh, il me tarde de te voir enceinte, vraiment ! Je me ferai un plaisir de te rappeler ce moment !

Les deux sœurs rejoignirent le quai de l'arrêt au moment où un métro arrivait et Marie fit signe à Laura d'attendre le prochain.

— Je ne peux pas courir.

Laura leva les yeux vers le panneau d'affichage.

— Deux minutes avant le suivant. Ça va.

Marie soupira et chercha un siège libre des yeux. Un homme d'une trentaine d'années en costume la vit et se leva pour lui céder sa place.

— Merci beaucoup.

— Pas de quoi !

Laura suivit sa sœur et l'observa s'asseoir.

— Le métro va arriver, tu ne devrais pas t'asseoir, sinon on ne va pas pouvoir entrer.

Marie acquiesça. Alors qu'elle tentait de se relever, elle posa immédiatement une main sur son ventre. Voyant son visage contracté par la douleur, Laura s'affola. Sa sœur allait-elle accoucher ici ? Avait-elle perdu les eaux ?

— Ça va ?

Marie hocha plusieurs fois la tête.

— Ça... va...

Elle souffla par la bouche lentement.

— Ça va aller.

Elle se rassit en grimaçant. Laura se rapprocha.

— Tu veux que j'appelle Robert ?

Marie secoua la tête, les yeux fermés.

— C'est rien, ça va passer. C'est juste un coup de pied mal placé. C'est un costaud, tu sais.

Laura regarda derrière elle. La rame de métro repartait. Elle repoussa la fatigue qui lui dictait de ramener le plus rapidement sa sœur chez elle.

— On va attendre là que ça aille mieux, annonça-t-elle. Mais je ne m'assieds pas.

Elle avait hâte de rentrer à son hôtel. Un bain, une série et *bye bye* Laura. Elle allait dormir jusqu'au lendemain à 8 heures, elle en était certaine !

— Ta jambe te fait mal ? s'inquiéta Marie en rouvrant les yeux.

— Rien de bien méchant, la rassura Laura, je n'ai juste pas l'habitude de piétiner autant, ma prothèse n'est pas faite pour ça.

Laura appuya sur sa cuisse gauche. Elle avait été amputée au-dessus du genou.

— Tu as ce qu'il faut pour te masser ?

— Oui, soupira Laura avec un sourire aux lèvres. Cesse donc de t'inquiéter pour moi.

— Je m'inquiète aussi pour moi, ricana Marie, je ne serais pas capable de te porter si jamais tu venais à tomber. Et je compte sur toi demain pour persuader

Robert d'accepter de l'aide pour la chambre. J'espère que ça lui donnera le coup à l'ego qui lui manque pour terminer !

— J'ai du mal à croire que tu réussisses à te porter toi-même.

Marie rit.

— Tu es terrible avec moi !

Un sourire innocent s'étira sur les lèvres de Laura.

— Si peu.

La rame arriva et la foule qui l'attendait s'engouffra à l'intérieur sans même laisser le temps aux personnes qui cherchaient à sortir de s'extirper à l'extérieur.

— Ça ne se passe pas comme ça à Montréal, nota Laura, une pointe de dédain dans la voix.

Marie ne répondit pas. Laura se demanda si elle parlait trop souvent de sa ville d'adoption, puis, posant les yeux sur sa sœur, elle remarqua qu'elle avait simplement l'air aussi éreintée qu'elle.

Elles patientèrent deux mètres de plus avant que Marie ait repris assez de forces pour se lever. Laura lui proposa de transporter ses sacs de courses, mais elle refusa au prétexte qu'être enceinte ne donnait pas lieu à des privilèges. Elles s'approchèrent du bord du quai et observèrent les rames ralentir. Les portes s'ouvrirent et elles pénétrèrent dans le wagon.

Ici, toutes les places assises étaient occupées. Marie sourit à plusieurs personnes installées sur les strapontins tout en caressant son ventre. Toutes se levèrent. Elle remercia une jeune femme et s'assit lourdement.

Laura préféra rester debout. Tant qu'elle bougeait, elle pouvait supporter la douleur et la fatigue. Si elle se reposait, se relever serait un calvaire. Elle regarda la carte indiquant le nom des stations.

— Ça va vite, tu vas voir, la rassura Marie.

Les arrêts s'enchaînèrent et des gens descendirent et d'autres montèrent. Laura se frotta le visage. Elle allait tomber de fatigue. Elle aurait dû faire une sieste avant de surprendre sa sœur chez elle le matin même, mais l'envie de la retrouver avait été trop forte. Presque trois ans sans se voir.

La rame ralentit de nouveau et plusieurs personnes sortirent pour attendre sur le quai, juste devant une affiche vantant les mérites de la comédie musicale du *Roi Lion*.

— Bah... Pourquoi ils sortent ? s'étonna Laura.

Marie se pencha pour regarder de qui sa sœur parlait. Deux femmes noires tenaient leurs enfants par la main en les poussant à reculer contre le mur

derrière eux. Un homme en costume patientait à côté d'eux, les yeux rivés sur son téléphone.

— Quelqu'un a pétié ou quoi ? ricana Laura en observant les passagers restants dans la rame. Il y a du vomi puant quelque part ?

Marie poussa un long soupir, la bouche fermée.

— Je dois avouer que ça ne me dérange pas d'avoir un peu plus de place.

Elle appuya ses propos en étendant ses jambes.

Laura scruta les autres passagers. Même si une dizaine de personnes étaient descendues sur le quai, le wagon demeurerait toujours bien rempli.

— C'est bizarre quand même. Est-ce que le métro se sépare en deux ? Il y a une fourche sur le plan ?

Marie ferma les yeux.

— Non, somnola-t-elle.

L'alerte sonore indiqua que les portes allaient se refermer. Laura regarda une dernière fois vers les femmes qui patientaient sur le quai. Une petite fille fixait Laura. Ses lèvres s'entrouvrirent et elle murmura « Partez ».

Un frisson la traversa.

— Trop bizarre.

La rame de métro se remit en marche.

Prochain arrêt : Télégraphe.

— Plus que deux arrêts, annonça Marie. Après, on aura moins de cinq minutes de marche.

Laura se détendit. La fatigue la rendait nerveuse pour un rien. Il lui tardait d'autant plus de rejoindre sa chambre d'hôtel. Elle adorait sa sœur, vraiment, mais après une journée à parler taille de tétine de biberon, linge à langer, poubelle à couches et composition toxique de peluches faites par des enfants pour des enfants en Asie, Laura aspirait au calme. Elle allait ramener Marie chez elle, puis rentrerait à son hôtel. Elle ôterait sa prothèse, se masserait la cuisse et se féliciterait d'avoir tenu une journée entière dans Paris sans avoir envie de rendre visite à ses anciennes connaissances. Elle s'en était d'ailleurs bien mieux sortie que ce qu'elle avait craint. Mais après tout, Marie l'avait gardée bien occupée.

Le métro accéléra et Laura sentit son corps suivre le mouvement. Elle aimait cette sensation.

Elle devait admettre que malgré son manque d'intérêt pour tout ce qui avait trait à la grossesse et aux bébés, Laura avait passé une très belle journée avec sa

sœur. Marie et elle n'avaient pas eu l'occasion de se voir ainsi sans Robert dans les parages depuis des années. Depuis bien avant l'exode de Laura au Canada. Laura ne détestait pas son beau-frère, mais il avait une manière toute particulière de la rabaisser et de lui rappeler ses erreurs passées.

Soudain, le métro freina et les lumières clignotèrent avant de s'éteindre. Laura fut projetée en avant et sa tête cogna une barre de maintien.

— Hé ! Putain ! C'est quoi ce bordel ?

Le métro redémarrà et s'arrêta de nouveau. La lumière ne revint pas.

Laura se releva sur les mains, chercha quelque chose sur lequel s'appuyer et appela sa sœur.

— Marie ? Ça va ? T'es pas tombée ?

La fatigue avait quitté Laura à présent, elle se sentait parfaitement réveillée.

Une nouvelle fois, le métro démarra et freina d'un coup sec. Deux faisceaux de lumière illuminèrent le sous-terrain, comme deux lampes torches qu'on aurait allumées pour trouver un objet perdu dans l'obscurité.

Plusieurs personnes crièrent. Tous les wagons étaient plongés dans le noir, le tunnel aussi.

Laura retrouva la porte et s'appuya dessus pour se relever. Dans quel sens se trouvait-elle ?

— Marie ? Marie, ça va ?

Pas de réponse.

Le cœur de Laura se mit à battre plus vite et plus fort.

Pourvu que Marie ne soit pas tombée. Un choc à son stade de grossesse pourrait provoquer un accouchement prématuré ! Elle vient juste d'entrer dans le huitième mois.

Pourquoi ne lui répondait-elle pas ? Où était-elle ?

— Marie ? Marie ?

Laura tendit ses mains en avant et tourna sur elle-même. Il n'y avait personne près d'elle, le strapontin était remonté. Jusqu'où sa sœur était-elle tombée ?

Quelque chose roula contre son pied.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurla quelqu'un à l'autre bout de la rame.

Laura s'apprêtait à crier à son tour quand les lumières se rallumèrent d'un coup.

« ... ident technique, notre métro est arrêté au milieu de la voie. Nous vous demandons de ne pas tenter d'ouvrir les portes. »

Le métro redémarra.

Laura soupira. En face d'elle, un couple se remettait debout. Elle se tourna dans la direction opposée et chercha Marie des yeux.

— Eh ben ! Pas terrible ce métro, je ne voudrais pas encore comparer à Montréal, mais...

Elle se tut. Le strapontin de Marie était bel et bien relevé, mais aucun signe de sa sœur. Son sac à main et ses sacs de courses jonchaient le sol.

— Marie ?

Laura parcourut le reste de la rame du regard, puis se retourna. Un couple, un vieil homme avec une canne, un adolescent à peine perturbé par ce qui venait de se passer les yeux rivés sur son téléphone, deux hommes en costume qui se fixaient surpris, d'autres personnes un peu plus loin... mais pas de Marie.

— Marie ? appela Laura plus fort.

Elle s'aventura entre les carrés de sièges, détaillant tous les visages, mais sa sœur ne s'y trouvait pas. Laura s'attendait à la voir allongée sur le sol, évanouie.

— Marie ? hurla-t-elle. Vous avez vu Marie ? C'est ma sœur ! Elle était avec moi ! Elle...

Laura avança jusqu'au bout de la rame en s'appuyant aux barres de maintien et aux sièges pour ne pas tomber, puis revint sur ses pas.

Son sang bourdonnait dans ses oreilles et une nausée montait alors que la réalité de ce qui venait de se produire s'insinuait dans son esprit.

— Marie ! s'époumona-t-elle.

Les autres passagers la fixaient. Tout devint silencieux.

— Où est-elle ?

C'était impossible, tout simplement impossible ! L'arrêt du métro n'avait duré que quelques instants. Comment Marie aurait-elle pu sortir ? Et par où ? Toutes les portes étaient fermées !

Laura retourna à leurs places. Plusieurs peluches s'étaient échappées des sacs de courses. Laura se pencha et attrapa le petit hérisson. C'était elle qui l'avait choisi, celui-ci. Marie avait tenu à en acheter deux afin de pouvoir les substituer l'une à l'autre au moment de les laver, mais Laura ne voyait pas la seconde.

— Marie ? appela-t-elle en sanglotant.

Quelqu'un arriva derrière elle au moment où elle saisissait le sac à main de sa sœur.

— Hé, madame ? Ça va pas ?

Laura se retourna vers l'adolescent habillé en survêtement.

À la vue de tous

— Ma sœur... Elle... Elle était avec moi, et...

La rame de métro ralentit et arriva sur le quai suivant. Les portes s'ouvrirent en grand.

Laura sentit une larme rouler sur sa joue.

— Elle a disparu...

3

Laura serrait et desserrait ses mains sur la table en métal.

— Vous voulez un verre d'eau ? lui proposa à nouveau le commissaire Boisselot.

Laura renifla. Ses yeux ne parvenaient pas à se fixer sur un point précis, ils regardaient la table, ses mains, puis enfin le sac de Marie qu'elle avait gardé avec elle.

À la suite de la disparition de sa sœur dans le métro, elle avait fait une crise de panique. Maël, l'adolescent qui lui avait porté secours, avait contacté un agent de sécurité qui les avait escortés jusqu'au commissariat de quartier où on avait pris sa main courante pour disparition, jusqu'à ce que, après un appel, elle soit de nouveau escortée jusqu'au commissariat central le plus proche.

— Très bien, reprit le commissaire Boisselot dont la voix rappelait à Laura celle de Jean Marais, je vais donc répéter tout ce que vous m'avez dit afin de m'assurer que j'ai tout bien saisi.

Laura déglutit et hocha plusieurs fois la tête.

Le commissaire ne ressemblait en rien aux enquêteurs que l'on pouvait voir à la télévision ou au cinéma. Pour commencer, il portait une chemise bleu clair qui ne lui allait pas au teint ainsi qu'une gourmette en argent autour de son poignet droit. Ensuite, il tentait de cacher sa calvitie en rabattant sa mèche de cheveux vers la droite, mais ne faisait qu'accentuer le côté désespéré de sa condition de futur chauve. Enfin, si on avait demandé à Laura de deviner son

métier, elle l'aurait imaginé antiquaire ou bouquiniste. Pas commissaire de police.

Ses yeux verts se posèrent sur Laura, la fixèrent quelques secondes avant de revenir sur ses notes.

— Vous étiez avec votre sœur Marie Elhorga, née Marie Bretinnier, trente-sept ans, dans une rame du métro de la ligne 11 entre les arrêts Place des Fêtes et Télégraphe quand la rame s'est arrêtée. Les lumières se sont éteintes, le wagon a été, je cite, « secoué à plusieurs reprises », et lorsque tout est revenu à la normale, votre sœur avait disparu. Vous la décrivez comme une femme enceinte de huit mois, d'un mètre soixante-douze, de corpulence mince malgré la grossesse, cheveux châtain foncé longs et attachés en queue-de-cheval, yeux noisette, portant un pull beige épais, un pantalon large noir de grossesse et une écharpe rouge.

Laura acquiesça plusieurs fois. Adrien Boisselot saisit son stylo.

— Vous... Vous pouvez la retrouver ? supplia Laura. Vous avez une piste ?

L'homme expira lentement.

— Eh bien, si votre sœur a effectivement disparu...

— Mais elle a disparu ! s'exclama Laura. J'étais avec elle ! On était... On était dans le métro ensemble et... elle a été enlevée !

Laura pointa le sac de sa sœur et ses sacs de courses.

— Elle a tout laissé derrière elle ! Elle n'aurait pas fait ça de son plein gré, quelqu'un l'a enlevée ! C'est sûr ! On était allées faire des achats pour le bébé. Elle... Elle disait qu'elle était en retard et que j'allais pouvoir l'aider. Elle était si contente de choisir tout ça... Elle... Qui aurait voulu lui faire ça ?

— Très bien, très bien. Mademoiselle Bretinnier, je vous crois, calmez-vous, je vous crois ! Mais les enquêtes ne se déclenchent pas comme ça, vous comprenez ? Votre sœur est adulte, elle pourrait...

— Mais vous êtes bouché ou quoi ? s'exclama Laura. Ma sœur a été kidnappée entre deux stations ! Elle n'est pas rentrée chez elle parce qu'elle s'est perdue ! Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

Le commissaire serra les mâchoires et recula dans sa chaise.

— Mademoiselle Bretinnier, si vous ne baissez pas d'un ton, je crains de devoir vous demander de partir. Je comprends que vous soyez agitée et stressée, mais je suis là pour vous aider, vous et surtout votre sœur.

Laura ferma les yeux, pressa ses mains l'une contre l'autre sous la table et hocha la tête.

— Bien, reprit Boisselot d'une voix qui surprit Laura par sa patience – elle venait tout de même de lui hurler dessus et de l'insulter. Voilà comment une enquête pour disparition se déroule. D'abord, il faut déposer une main courante, ce que vous êtes en train de faire. Ensuite, il faut attendre un peu et vérifier que la personne a bien disparu ou a bien été enlevée. C'est la procédure. Puis, si votre sœur ne réapparaît pas, nous pourrions pousser son cas devant le procureur qui en référera au juge d'instruction. C'est lui qui décidera si une enquête est ouverte. À partir de là, nous pourrions enquêter et notamment demander les images du métro. Je ne peux rien faire sans une réquisition du procureur et uniquement si l'enquête est ouverte. Maintenant, laissez-moi vous expliquer pourquoi on fait tout ça. Il y a beaucoup d'adultes qui disparaissent quelques heures et réapparaissent normalement. Ça arrive. Les adultes font ce qu'ils veulent, et si nous les cherchions tous dès que quelqu'un a un doute, nous perdriions beaucoup de temps.

Laura tenta de le couper, mais le commissaire leva la main pour l'en empêcher.

— Je vous crois, Laura. La disparition de votre sœur est très inquiétante. N'en doutez pas. Mais je dois suivre la procédure. Est-ce que Marie a de la famille à part vous et son mari ?

— Nos parents sont morts dans un accident quand nous étions adolescentes.

— Des grands-parents ?

— Morts.

— Tantes, oncles ?

— Non.

— Est-ce qu'elle a des amis proches ?

Quelqu'un toqua à la porte. Laura bénit intérieurement cette personne, car elle ne pouvait pas répondre à cette question. Marie et elle avaient renoué contact quelques mois auparavant par messages, elles ne s'étaient pas parlé depuis des années. Laura ne savait pas si sa sœur s'était fait de nouveaux amis. De ce qu'elle se souvenait, Marie n'avait pas gardé contact avec ses connaissances de lycée et d'université.

— Oui ? appela Boisselot en se redressant.

Un homme d'une trentaine d'années passa la tête dans le bureau. Le visage rasé de près, des sourcils épais, mais bien dessinés, des cheveux bien coiffés, et une arme attachée à sa ceinture.

— Ah ! Aubrac, qu'y a-t-il ?

— Commissaire, il y a le procureur qui veut vous parler.

— Pourquoi est-ce que je n'ai pas reçu l'appel sur ma ligne ? C'est encore en panne ?

— Non, monsieur. Il est là.

Une expression de surprise s'afficha sur le visage de Boisselot. Laura ne la manqua pas, mais elle se demanda ce que tout cela signifiait. Allaient-ils ouvrir une enquête sur la disparition de Marie ?

L'homme fixait son regard sur le reflet ambré de sa boisson, l'esprit ailleurs. Depuis combien de temps se trouvait-il là à attendre que sa journée passe ? À l'extérieur de la brasserie dans laquelle il trouvait refuge presque tous les jours, la nuit était tombée et des trombes d'eau s'abattaient sur la ville.

Boire seul ne le dérangeait pas. Il en avait pris l'habitude. Il ne faisait plus attention aux regards pleins de pitié qui se posaient sur lui. Il valait mieux qu'il s'installe seul à la terrasse d'une brasserie que d'ouvrir une bouteille chez lui. Il aurait tôt fait de la terminer. Les prix exorbitants des brasseries parisiennes lui permettaient de maîtriser son début d'alcoolisme. Il s'agissait là de sa façon à lui de lutter pour ne pas tomber dans l'addiction.

Son téléphone vibra sur la table et son regard dévia sur l'écran avant de se reposer sur le verre de whisky.

Il ne connaissait pas le numéro, il n'allait pas répondre et laisser l'opportunité à un sale petit arnaqueur de tenter de le manipuler.

Les vibrations s'arrêtèrent avant de reprendre quelques secondes plus tard.

Lucas appuya sur le bouton « Rejeter l'appel ». Il devait reconnaître qu'ils étaient coriaces.

Il se replongea dans la contemplation de son verre, prêt à repartir dans ses pensées d'auto-apitoiement et d'auto-flagellation rituelles, quand son téléphone vibra pour la troisième fois, aiguisant sa curiosité. Les arnaqueurs n'insistaient pas autant. Ils avaient mieux à faire que de perdre leur temps à rappeler des gens indisponibles.

Lucas saisit son téléphone, appuya sur « décrocher » et le porta à son oreille.

— Allô ?

— *Commandant Lievens ? C'est Julien Dardenne !*

Julien... Julien... Ce nom lui disait quelque chose...

Ah oui ! Le petit lèche-cul de brigadier incompétent ! Celui qui avait fait des pieds et des mains pour travailler avec lui plusieurs années auparavant.

— Que me vaut cet appel de courtoisie ?

— *Oh, courtoisie, je ne sais pas si on peut vraiment dire ça ! C'est juste que quelque chose vient de se passer et que j'ai pensé que vous aimeriez être au courant avant les autres. Ou même au courant tout court en fait !*

Lucas fronça les sourcils.

— De quoi tu parles ?

— *Il y a eu une nouvelle disparition dans le métro, commandant. Sur la ligne 11.*

Lucas manqua de lâcher son téléphone.

— Tu... Tu es sûr ? bredouilla-t-il.

— *Absolument. La sœur de la supposée victime est au commissariat. Boisselot a déjà parlé au procureur, ils essaient de joindre le juge d'instruction pour ouvrir l'enquête le plus vite possible. Boisselot dit qu'on ne peut pas encore affirmer que c'est une disparition inquiétante, ni même un enlèvement, mais quand même ! Faut pas être un génie pour faire le lien entre les deux. Si moi je le fais, hein ? Vous voyez ? Puis, là, il y a le proc' qui se chie dessus dans le bureau de Boisselot, ça veut bien dire qu'il se passe quelque chose !*

— Merci, Dardenne !

Lucas raccrocha, posa un billet de vingt euros sur la table pour un whisky qui en valait seulement huit et s'éclipsa de la brasserie en levant son bras vers le serveur en guise de salut.

On avait installé Laura dans une autre salle d'attente cette fois-ci. Plus petite que la principale à l'entrée du commissariat, elle n'accueillait que quatre sièges et Laura était la seule personne présente. Dehors, la nuit était tombée. La pluie fouettait les vitres sales.

Laura leva ses yeux embrumés de larmes vers l'horloge au mur.

21 h 12.

À ses pieds, elle avait posé les sacs de courses et elle tenait le sac à main de Marie sur ses genoux. Sa main avançait vers la fermeture. Elle l'ouvrit et vérifia

une nouvelle fois son contenu. Le téléphone portable de Marie, son portefeuille noir fétiche, un Post-it jaune à moitié froissé sur lequel était écrite une petite liste de courses, des mouchoirs, un stylo dépourvu de bouchon, un flacon de gel hydroalcoolique, un flyer de réductions pour un magasin de vêtements pour bébé, un paquet de bonbons écrasés et des miettes de biscuits...

Laura se frotta le visage.

Comment avait-elle pu perdre sa sœur ? Marie se trouvait à ses côtés au moment où le métro avait ralenti. C'était impossible, tout simplement impossible ! Et pourtant...

Laura ferma les yeux et força sa mémoire à la ramener quelques instants avant la panne. Laura se tenait debout face à Marie, assise sur un strapontin. Le métro s'était arrêté subitement, ils avaient été plongés dans le noir, et lorsque la lumière était revenue, Marie avait disparu.

Laura rouvrit les yeux, et se leva.

Elle devait être en plein cauchemar. Oui, voilà, sa tête avait percuté la barre de maintien dans le métro, elle devait être inconsciente en train d'imaginer le pire des scénarios. Qui voudrait enlever une femme enceinte sans même lui voler son argent ou son téléphone ? Qui pourrait lui vouloir du mal ? Marie était une simple enseignante de BTS qui travaillait de chez elle. Le genre de prof douce et patiente que vous remerciez de vous mettre une mauvaise note.

Je dois repartir chez moi... Marie ne peut pas avoir disparu comme ça. Comment est-ce que je vais faire ? Je ne peux pas prendre mon avion dans trois jours et faire comme si de rien n'était ! Et je ne peux pas non plus rester ici !

Une porte s'ouvrit et Laura sursauta. Un homme d'une cinquantaine d'années aux cheveux grisonnants et à la barbe poivre et sel apparut. Son gilet de costume n'avait pas été boutonné et sa chemise sortait de son pantalon, froissée. Derrière ses lunettes aux verres épais, ses yeux noirs criaient l'anxiété et la peur.

— Où est-elle ? lança Robert en accourant vers Laura. Ils l'ont retrouvée ? L'agent à l'entrée, il m'a dit de venir ici, que tu étais déjà là ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Robert attrapa les mains de Laura qui restait figée de surprise.

— Laura ? Où est Marie ? Que s'est-il passé ?

Qu'avait-elle fait ? Pourquoi n'avait-elle pas protégé sa sœur ? Comment avait-elle pu manquer que quelqu'un s'en prenait à elle alors qu'elle se trouvait juste à côté ?

À présent, elle devait expliquer à Robert que sa femme avait disparu en sa présence et elle n'avait aucune raison à lui fournir.

— Laura !

Une nouvelle porte s'ouvrit et le commissaire Boisselot en sortit, attiré par les cris.

— Monsieur ? Veuillez la lâcher, s'il vous plaît !

Robert recula d'un pas.

— Où est ma femme ?

Adrien Boisselot avançait vers eux.

— Vous êtes monsieur Elhorga ?

Robert acquiesça.

— Oui. Marie est ma femme. Où est-elle ?

— Suivez-moi, s'il vous plaît.

Laura se tourna vers le commissaire, toujours muette d'effroi. Boisselot hocha la tête dans sa direction et elle suivit les deux hommes.

À l'intérieur du bureau, une femme aux origines sud-américaines aux grands yeux noirs, à la peau hâlée et aux cheveux noirs tirés en chignon serré pianotait sur un ordinateur. Vêtue d'un pantalon de tailleur et d'un pull fin à col roulé noir, son style strict détonnait avec celui plus décontracté du reste des agents que Laura avait pu croiser.

En entendant la porte se refermer, la femme au chignon se tourna vers eux. Leurs regards se rencontrèrent et Laura lut un mélange d'empathie et de fermeté dans ses yeux. Elle se présenta comme la commandante Élise Duromain.

Boisselot se frotta le menton et leur indiqua de s'asseoir. Cependant, Laura ne pouvait plus bouger. Elle restait immobile, le sac de sa sœur serré de toutes ses forces entre ses mains. La présence de Robert l'en empêchait. Elle ne pouvait le regarder ou s'asseoir près de lui. Elle n'avait pas été capable de protéger sa sœur. Sa sœur enceinte de huit mois ! Sa sœur qui avait tant donné pour elle !

Le commissaire insista, mais sa collègue lui fit signe d'arrêter.

— Nous avons visionné les vidéos de surveillance des deux stations, indiqua-t-il.

— Attendez ! Attendez ! grommela Robert. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? On m'a appelé en me demandant de venir le plus vite possible parce que ma femme avait peut-être disparu, qu'elle avait peut-être été enlevée. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Personne ne me dit clairement ce qui s'est passé !

Boisselot se tourna vers Laura qui ne pouvait toujours pas parler. Elle hoqueta et s'essuya le nez avec la manche de son pull.

— Votre femme, monsieur Elhorga... Hmm... Il semble qu'elle ait disparu dans le métro entre les stations Place des Fêtes et Télégraphe. Aucune enquête n'est encore ouverte, mais nous prenons...

— Que lui est-il arrivé ? s'écria Robert. Pourquoi est-ce que tu ne dis rien ? Laura !

Laura recula dans la pièce.

— C'est... Je... Je ne savais pas... Je suis tombée et le métro est reparti... Je... Je ne savais pas...

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? s'énerva Robert.

— Monsieur Elhorga, intervint Duromain, votre belle-sœur est en état de choc. Il faut lui laisser le temps de se reprendre.

Le commissaire tira une chaise et s'assit en face de Robert.

— De ce que nous ont rapporté Laura ainsi qu'un témoin qui se trouvait dans la rame avec elle, votre femme a disparu lors d'un arrêt du métro entre les deux stations.

— Vous allez la chercher ?

— Nous devons attendre avant de pouvoir ouvrir l'enquête.

Robert se frotta le visage et se leva.

— Je dois rentrer à la maison.

Laura se tourna vers lui. Le commissaire Boisselot le scruta aussi d'un air suspicieux.

— Pourquoi voulez-vous rentrer si vite chez vous, monsieur Elhorga ?

— Parce qu'on va m'appeler, c'est évident ! C'est comme ça que ça se passe, non ? Une personne est enlevée et les ravisseurs appellent sa famille pour demander une rançon. Si je suis ici... je ne sers à rien. Je... Je dois vite retourner à la maison.

— Monsieur Elhorga...

Robert attrapa sa veste et se dirigea vers la porte.

— Je dois attendre leur appel ! Est-ce que vous allez mettre mon téléphone sur écoute ? Je dois les laisser parler plus d'une minute, c'est ça ?

— Nous ne sommes pas dans un film, soupira le commissaire.

— Ils pourraient m'appeler moi, balbutia Laura.

Robert se tourna vers elle, les sourcils froncés et la lèvre supérieure tremblante de colère.

— Toi ? Toi qui n'as pas été capable de te rendre compte qu'on enlevait ta sœur, la chair de ta chair, le sang de ton sang, à seulement quelques mètres de toi ?

Il renifla de manière dédaigneuse.

— Tu viens juste d'arriver. Quelle coïncidence, n'est-ce pas ? Combien t'ont-ils payée pour manigancer tout ça ?

Laura recula et se heurta au mur.

— Tu ne peux pas dire ça, je n'y suis pour rien !

— Ah oui ? Depuis combien de temps on ne t'a pas vue ? Deux ans ? Trois ? Il me semble que tu n'as pas hésité à profiter une dernière fois de notre générosité à moi et Marie avant de partir... T'en as pas eu assez ? C'est ça ?

Robert avançait vers Laura, les yeux remplis de colère.

— Qu'est-ce que tu veux ? Hein ? De l'argent ? C'est ça ? Tu t'es dit qu'avec un gamin sur les bras, l'héritage de ta sœur ne te reviendrait plus de droit, c'est ça ? Tu crois vraiment qu'on a tant de fric que ça ?

— Non, non ! Pourquoi tu dis ça ? Je... Je... Je n'ai rien fait !

Robert saisit le bras de Laura et le serra.

— Tu ne m'en voudras pas de ne pas te croire ! Tu ne m'as pas donné l'occasion de te faire confiance ! Où est-elle ?

Le commissaire s'interposa et libéra Laura de l'emprise de Robert.

— Reculez, monsieur Elhorga, laissez votre belle-sœur tranquille !

— Vous n'allez pas l'interroger ? Hein ? Elle ne vous a pas dit que quand leurs parents sont morts, sa sœur et elle se sont partagé leur fortune ? Mais la moitié d'un demi-million, ça ne lui suffisait pas, à Laura ! Elle a pompé sa sœur jusqu'à la vider de toutes ses dernières économies !

— Ce n'est pas comme ça que ça s'est passé ! se justifia Laura. Tu le sais !

— À d'autres, siffla-t-il. J'ai cru qu'on allait enfin être tranquilles quand t'es partie à l'autre bout du monde, mais... mais il a fallu que tu reviennes et...

La porte du bureau s'ouvrit derrière Laura. En face d'elle, le commissaire fronça les sourcils, étonné, avant de se détendre et de secouer lentement la tête. Elle se retourna. Un homme brun d'une quarantaine d'années à la silhouette maigrichonne et anguleuse venait d'entrer. Une mèche de cheveux rebelle retombait sur son front. Ses yeux bleus croisèrent ceux de Laura et il la fixa longuement. Il resta en retrait et s'appuya contre un des murs.

— Commandante, énonça Boisselot, emmenez donc monsieur Elhorga dans une autre salle.

Duromain avança vers Robert et tendit le bras en direction de la porte.

— Veuillez me suivre, s'il vous plaît.

— Je veux rentrer chez moi ! Je veux que vous mettiez mon téléphone sur écoute !

— Suivez ma collègue, indiqua Boisselot, je viendrai vous voir dès que j'aurai terminé ici.

Le ton de sa voix suggérait qu'il ne tolérerait aucun refus.

— Vous allez l'inculper ? Laura ? Vous devez l'interroger ! Elle sait forcément quelque chose ! Ça ne peut pas être une coïncidence !

La commandante posa une main dans le dos de Robert et l'escorta à l'extérieur du bureau.

Boisselot soupira et se tourna vers le nouveau venu.

— Tu peux nous laisser ? chuchota-t-il.

— Je voudrais l'interroger.

Boisselot secoua la tête.

— Dans ce cas, dis-moi où est l'autre témoin, insista l'homme.

— Rentre chez toi, Lucas. On ne sait même pas si cette femme a vraiment disparu.

Laura observa l'homme. Il se mordit la lèvre et sortit, visiblement frustré et agacé.

Elle se tourna vers le commissaire.

— Je n'y suis pour rien. Je... Il... Robert, il exagère quand il dit que j'ai volé l'argent de ma sœur. Ce n'est pas vrai. Je ne suis pas venue pour ça aujourd'hui. Je voulais juste rendre visite à ma sœur ! Elle va avoir un bébé, je vais avoir un neveu, je voulais rattraper le temps perdu !

Boisselot la fixa plusieurs secondes et Laura sentit sa cage thoracique se comprimer.

— Quand êtes-vous arrivée en France, mademoiselle Bretinnier ?

— Ce matin.

— Quelle heure ? Quel aéroport ?

— Vous imaginez que j'ai quelque chose à voir avec ça ? Mais... Mais j'étais avec elle. Je... J'ai signalé sa disparition ! Il y a à peine deux heures, vous pensiez qu'elle n'avait peut-être pas disparu, et là, vous pensez que je suis responsable ?

— Je vous pose des questions parce que je m'en pose aussi beaucoup ! Si vous n'êtes effectivement pour rien dans la disparition de votre sœur, alors plus

À la vue de tous

vite je vous éliminerai de la liste des suspects, plus vite je pourrai me concentrer sur le fait de retrouver votre sœur.

Laura sanglota.

— D'accord...

— Bien. À quelle heure êtes-vous arrivée en France ce matin ? Charles de Gaulle ? Quel vol ?

Élise Duromain attendait que le commissaire sorte de son entretien avec Laura Bretinnier. Robert Elhorga avait quitté le commissariat après avoir soutenu qu'il devait rentrer chez lui pour attendre un appel de demande de rançon. Étant donné qu'aucune enquête n'avait officiellement été ouverte, elle l'avait laissé partir, faute d'arguments pour le pousser à rester.

Élise avait ressenti de la peine pour cet homme, malgré la véhémence avec laquelle il avait crié sur sa belle-sœur. Après tout, il venait d'apprendre que sa femme avait disparu.

Encore une bonne raison de rester célibataire. Pas de mari, pas d'enfants, pas d'inquiétudes, pas de souffrances, juste elle et ses parents adoptifs qui n'étaient pas encore assez âgés pour requérir son assistance. Élise n'avait même pas d'animaux, elle ne se sentait pas capable de subvenir aux besoins d'un autre être qu'elle. Ses ambitions passaient avant tout et cela avait toujours été le cas.

Enfin, alors qu'elle patientait depuis dix minutes dans le couloir, la porte s'ouvrit et Laura Bretinnier, la femme qui avait signalé la disparition de sa sœur, sortit du bureau, les yeux rouges et gonflés. Élise l'observa. Laura boitait légèrement. Blessure ? Fatigue ? Malformation ? Prothèse ?

Adrien Boisselot se frotta la nuque en se tournant vers Élise. Il lui indiqua d'un geste de tête de le suivre. Une fois tous les deux dans le bureau, le commissaire s'assit dans son fauteuil et défit le premier bouton de sa chemise.

— On est certains du lien avec... vous savez ? énonça Élise.